

passent avec raison pour offrir à l'épargne de sérieuses garanties; les Rentes françaises, les Obligations de villes et celles des grandes compagnies de chemins de fer.

Ce revenu de 4 70 0/0 est égal au produit du 5 0/0 italien, que nous avons vu dans le temps tomber jusqu'à 35 francs, et il est garanti par la propriété foncière en France, gage autrement solide que le crédit d'un Etat qui n'en a pas encore fini avec la politique d'aventures.

Aussi qu'on le sait, les obligations foncières du Crédit foncier de France jouissent des mêmes privilèges que les Rentes françaises. Elles sont insaisissables, c'est-à-dire qu'il n'est admis aucune opposition au paiement de leurs intérêts ou au remboursement de leur capital, si ce n'est en cas de perte du titre. Elles peuvent servir d'emploi aux fonds des incapables, des communes et dans toutes les conventions stipulant des emplois de fonds en placement hypothécaires et elles sont admises au bénéfice des avances faites par la Banque de France.

En somme, ce sont des titres de tout repos garantis par des immeubles, sur lesquels le Foncier a prêté que la moitié de la valeur. Elles ont en outre pour gage le capital social de 155 millions de francs entièrement versé et surtout la situation brillante et le crédit incontesté d'une institution qui marche de pair avec la Banque de France et qui, grâce à l'habileté de sa direction, a atteint un degré de prospérité sans exemple dans la finance contemporaine.

Toutes les valeurs de crédit sans distinction sont plus faibles. La Banque ottomane revient à 707 50; La Banque Parisienne garde les cours de la veille.

Les actions des chemins français ferment toutes en réaction.

Le Nord perd 25 fr. à 1,795 fr.; le Lyon, 20 francs à 1,510 fr.; l'Orléans 35 fr. à 1,200 fr.; le Midi 30 fr. à 1,060 fr.

Les recettes de nos six grandes compagnies, pour la première semaine de 1883, sont plus satisfaisantes que celles que nous avons publiées vendredi dernier. Elles accusent une augmentation de 171,578 fr. sur la période correspondante de 1882.

Les valeurs internationales sont très offertes.

L'italien fléchit à 86 20; il valait hier 86 55. Le 5 0/0 turc perd 10 centimes à 41 40.

L'Obligation égyptienne unifiée seule est restée ferme à 355 francs.

L'action du canal de Suez a été brusquement ramenée à 2,157 50; perdant près de 70 francs sur la précédente clôture.

La Délégation a reculé de 35 francs à 1,150 francs.

HENRI PRIVAT

Un roman des plus amusants, la Belle Virginie, par E. Cadol, paraît chez E. Plon et C.

GODCHAU Habillement complet, 55 fr. drap haute nouv. libeuf 55

CHAMPAGNE AYALA & C^{ie}

CHATEAU D'AY

Chef de caves, 43, rue Rossini, Paris.

ALIMENT des **RACAHOUT** Delangrenier, 53, r. Vivienne

VIN MARIANI

MÉPHISTOPHÈLES

Bruxelles, 18 janvier

Je suis venu à Bruxelles pour assister à la première représentation française de l'opéra de Goethe, presque célèbre de M. Arrigo Boito. Cette fête musicale a de l'importance à nos regards, et je ne m'étonne point du grand concours de musiciens qui l'ont faite. D'abord, si l'on excepte les ouvrages de M. Verdi, ce *Méphistophélès* est la seule œuvre dramatique de l'Italie actuelle qui ait franchi les Alpes et se soit imposée à la curiosité et à l'estime des étrangers; ensuite la partition de M. Boito, bien que fort italienne par maint endroit, est une tentative originale jusqu'à la singularité, révélant un artiste haut et tendant d'une complexion éminemment spéciale, unique parmi ses compatriotes; en troisième lieu, il est à peu près certain aujourd'hui que la nouvelle version lyrique du *Faust* de Goethe fera, sans trop tarder, son apparition à Paris. Autant de raisons qui doivent nous rendre attentifs. En ce qui me concerne, on me permettra d'ajouter que la représentation du théâtre de la Monnaie n'est d'un intérêt tout particulier. Je fus le premier, autrefois, à parler, en France, de cet opéra étrange qui commençait à passionner l'Italie et dont j'avais lu la partition, à Rome, avec surprise et sympathie.

Les lecteurs du *Gaulois* comprendront que, dans les conditions où je suis placé, obligé de résumer mes impressions sur un tel sujet, entre la représentation du soir et le courrier du matin, il ne me soit possible de jeter ici sur le papier que des notes sommaires et cursives.

Pour commencer, un mot de l'histoire de *Méphistophélès* et un mot touchant le compositeur.

M. Arrigo Boito est un homme de quarante-huit ans. Le propre de son individualité, c'est une merveilleuse intelligence; j'entends ce terme au sens le plus large, le plus souple et le plus philosophique: faculté de tout comprendre et de tout embrasser, de saisir immédiatement les rapports éloignés ou rapprochés des choses, de s'impressionner des caractères extérieurs, d'établir la concordance des caractères intérieurs, et besoin de les exprimer en leur infinie subtilité. Il a fait ses études musicales au Conservatoire de Milan, mais étant, par naturelles aptitudes, au moins autant littérateur et critique qu'il est musicien, il n'a pas tardé à publier des vers lyriques et des articles, tous frappés au coin d'un talent rare et plein d'ingénieuses recherches. Poète, il me semble avoir quelque chose de nos Parnassiens: le goût du style brillant, serré, où les vocables précieux s'enchaînent en des tours sonores, où les rythmes incessamment variés se coupent, se découpent et s'entrechoquent, où les rimes épousent magnifiquement la richesse des vocabulaires, où l'expression poétique s'aide à soulever des alliterations, des assonances et de tous les raffinements. Je suis porté à croire qu'il a beaucoup étudié Goethe et Henri Heine, et qu'il connaît aussi M. Leconte de Lisle. Sa verve est abondante, surtout dans la forme littéraire.

Volontiers ses idées prennent l'allure paradoxale et se revêtent d'une je ne sais quelle fantaisie ironique, passablement dédaigneuse du *qu'en dira-t-on*, et qui est bien à lui. Cette observation s'applique particulièrement à son fameux poème *Il Re Orsello*, et en général à ses poésies lyriques; mais le fond d'ironie, ou, si vous aimez mieux, de scepticisme philosophique, se retrouve comme dans ses poèmes dramatiques. Je ne sais ce que sera le *Néron* auquel il travaille; on me

dit que son livret de *Héro et Léandre* est purement délicieux: ce que je sais bien, c'est que M. Boito, qui voit haut et qui aspire au grand, est principalement tenté par les figures d'humanité sardonique. Ainsi, voulant tirer un opéra de la légende de *Faust*, c'est le personnage de Méphistophélès qu'il s'est plu à mettre en lumière, et plus dernièrement, ayant accepté d'écrire pour M. Verdi un drame lyrique sur *Othello*, il a, selon les bruits qui courent, donné la première place, dans son poème, au tentateur Iago. Je cite ces traits parce qu'ils peignent au vif l'intime physionomie de l'artiste, sans compter qu'ils le montrent dominé, par-dessus tout et quoi qu'il fasse, par des préoccupations de littérature.

La partition de *Méphistophélès* date de 1863. A cette époque, elle fut jouée au théâtre de la Scala, à Milan, et tellement sifflée qu'il fallut y renoncer. Le compositeur céda-t-il au découragement ou se retira-t-il, tout plein de sévérité, en ce *diletantisme*, en ce désir de perfection qui finit par détacher un artiste de la production? Le fait est qu'il ne produisit rien, durant de longues années, sinon des vers et de la prose, des poèmes d'opéra pour ses confrères, des articles pour les journaux. N'écrivait-il plus de musique? En tout cas, il n'en laissait rien voir. Lorsque le théâtre communal de Bologne, en 1875, reprit tout à coup, et comme en appel, le *Méphistophélès*, l'auteur crut, néanmoins, devoir remanier son œuvre, et cette fois, ce ne fut point par des sifflets qu'elle fut accueillie, mais par des acclamations rétentissantes.

On sut bientôt que M. Boito s'occupait à composer un vaste drame lyrique, intitulé *Néron*, où serait opposée la féconde sérénité des catacombes à l'infécond tumulte de la Rome impériale; et où l'on verrait la fin du monde gouverné par un empereur histrion. Sous l'ampleur de cette donnée, réellement imposante, et de premier aspect plus littéraire que lyrique, nous croyons deviner quelle part l'artiste milanais fera de nouveau à l'esprit philosophique et à l'ironie. Mais, jusqu'à ce jour, il n'a pas jugé à propos de donner sa partition attendue avec tant d'impatience, ni même, à ce qu'on assure, de la terminer. On pourra le louer de sa patience et de sa conscience, et, à un certain degré, recommander son exemple aux improvisateurs fastidieux de son pays; on devra, d'autre part, ne pas lui laisser ignorer qu'il s'amoindrit à se faire attendre, et lui répéter avec insistance ce vers de Casimir Delavigne:

Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage.

Méphistophélès n'est pas, à proprement parler, un drame lyrique et ce n'est pas davantage un opéra: c'est un ouvrage d'un genre à part, divisé en quatre actes ou plutôt en deux parties et en sept tableaux, y compris le prologue et l'épilogue. Le titre de *Mystère* est le seul qui définirait à peu près cette composition dramatique. De fait, les puissances du ciel et de l'enfer y interviennent. Si le diable y mène l'homme, ce sont les anges qui l'empêchent au dévouement. L'action n'est point une en soi, mais elle se déduit, par voie intellectuelle, d'épisodes séparés, les uns naturels, les autres fantastiques. En deux mots, le poème de Goethe y est fidèlement suivi en ses lignes principales et approprié à la scène lyrique. D'ailleurs, on le va voir.

Derrière les nuages, entre terre et ciel, les chants du paradis s'élèvent jusqu'au trône du Tout-Puissant voilé de vapeurs éclatantes. L'hymne de gloire et d'amour monte à toute heure au milieu des blanches nuées comparables à des fumées d'encens. Parmi ces joies extasiées, Méphistophélès s'avance dans l'ombre, au son d'un scherzo instrumental et il apostrophe, à travers l'infini, la majesté du Divin Père. L'homme ne vaut plus la peine d'être tenté. Ce Faust, dont l'homme réjouit le cœur de Dieu, il gage qu'il le perdra comme un autre. Qu'est-ce donc que ce Faust? Un fou qui n'a plus rien à apprendre, que l'inconnu tourmente cependant et qui voudrait échapper à la nature humaine? Le diable vient aisément à bout de ces affolés; il en fait la gageure et il la soutiendra. Les chœurs séréniques, qui se sont arrêtés tandis qu'il ricanait, se reprennent à célébrer l'éternelle ivresse paradisiaque. A leur chant léger et pur, pétillant ainsi qu'une flamme, à l'attendrissante psalmodie des ames heureuses semé, en doux échos lointains, les prières terrestres, et la toile tombe sur le poétique vertige de flottantes images et de flottantes sonorités de ce délicieux prologue.

Nous descendons à présent sur la terre. Voici la ville de Francfort en l'esce pour le jour de Pâques. Les nobles, les bourgeois, les soldats, toute la foule se divertit au bord du Main. Que dirai-je? On boit de la bière, on s'abat on s'égaye, on combine des parties de plaisir, on s'interrompt de près et de loin, on mène le bruit le plus tumultueux du monde. Un moine gris vient à passer, le capuchon rabattu: ceux-ci le saluent, ceux-là l'évitent. Quel est ce moine? Est-ce bien un moine ordinaire et mortel de mortelle, selon le mot de Rabelais? Attendez la fin: nous ne le connaissons pas encore.

Au plus fort du tapage, des sonneries de trompettes déchirent l'air à plusieurs reprises. C'est le prince Electeur qui chevauche à la tête d'un cortège de dames, de pages, d'eunuques et de conseillers auliques, suivi de son fauconnier et de son bouffon. Le peuple se range d'un côté du théâtre et acclame son souverain. Il convient à chacun de prendre sa part de jouissance. Faust lui-même, qui, du haut d'un coteau voisin, contemplant le grouillant spectacle en compagnie de Wagner, son disciple, descend vers la place, tout ravi de la belle journée printanière. Mais voilà qu'une troupe d'hommes et de femmes se précipite bruyamment pour la danse. Non, cela ne saurait plaire au grand docteur, ennemi du vulgaire. On commence à se livrer, capricieusement, autour de lui aux délices de l'Obertas, la folle danse tournante aux cercles toujours plus serrés.

Assis à l'écart, plus loin des tourbillons et des cris, il regarde, d'un œil mélancolique, le jour tomber du ciel rosé et les groupes de danseurs s'éloigner peu à peu. Le crépuscule est l'heure des fantômes, murmure son disciple superstitieux. Faust a le regard perdu dans la brume. C'est le moine gris qu'il aperçoit, et il est tout près d'avoir peur. Encore un coup, ce personnage est inquiétant. Il a sous sa bure une lenteur spectrale et nous venons d'entendre s'esquisser à l'or-

chestre un dessin de scherzo qui nous est connu.

Le décor change. Le docteur est rentré dans son laboratoire, et, triste, il prête l'oreille aux rumeurs nocturnes. Sur un pupitre, l'Evangile est posé: Faust médite sur le saint livre. Un hurlement soudain, parti du fond de la pièce, l'arrache à sa méditation. C'est le moine gris qui s'est glissé dans l'officine, à la suite du réveur. Devant la conjuration fatidique de Faust, il se transforme: le froc disparaît, le moine s'évanouit, et Méphistophélès, se dresse, les traits aigus, le regard oblique, la moquerie aux lèvres. Il s'offre pour compagnon et pour esclave à l'homme qu'il veut perdre, et qui hausse les épaules quand il lui demande, en retour de ses services, de se donner à lui dans l'autre vie, comme s'il pouvait s'inquiéter de l'autre vie, le grand docteur!...

Le pacte est conclu. L'homme et le diable vont courir le monde, à la recherche du bonheur. Méphistophélès étend son manteau, et les voici tous deux lancés à travers l'espace.

Où vont-ils? Nous les retrouverons, au début du second acte, dans le jardin de Marguerite. De long en large, Faust et Marguerite se promènent tendrement enlacés, et Méphistophélès se laisse conter fleurette par dame Marthe, qu'il enlève peu. Les deux scènes se développent parallèlement, comme dans la tragédie de Goethe et dans l'opéra de M. Gounod. C'est le duo de la séduction et sa contre partie. Mais Faust ne rencontre point le bonheur dans l'amour.

La nuit du Sabbat est venue. Nos deux héros cheminent à présent vers les montagnes des sorcières. Les noirs sommets du Brocken se profilent sur un ciel couleur de perle, qu'une lune rousse et comme sanglante couronne sinistrement. En s'enfonçant dans les précipices, les profondes gorges et les bois de sapin, les bois mugissent. Rude est la montée. On entend la voix du diable qui excite son compagnon. Des feux-follets les éclairent, et bientôt les sorcières les entourent, en s'efforçant de les séduire. Gloire au diable, c'est ici le centre de son royaume. C'est lui que l'on revêt du manteau royal; c'est lui que l'on adore; c'est lui qui prend en main le globe de verre symbolisant le monde; c'est par sa grâce, enfin, que fument les chaudières des maléfices. Faust a vu, cependant, le fantôme de Marguerite, le cou marqué d'une ligne de sang; mais la ronde infernale se resserre autour de lui et l'enveloppe d'un cercle toujours plus vertigineux.

Marguerite, hélas! a commis deux crimes: fille, elle a empoisonné sa mère à l'aide d'un narcotique que Faust lui avait donné; mère, elle a tué son enfant. Dans le cachot où on l'a enfermée, elle pleure, elle chante sur son grabat, à demi conscience de la réalité, à demi inconsciente. Son amant accourt, elle le reconnaît et l'accueille avec des transports d'allégresse. Mais l'heure s'écoule, et le jour vient. Malheur sur elle! Voici les bourgeois, Faust et le diable n'ont plus qu'à s'enfuir.

Loin des amours terrestres, si vides et si vaines, le quatrième acte nous fait assister à la nuit du sabbat classique. Ce ne sont plus les ténébreuses montagnes du Hartz éclairées de leurs sanglantes; ce sont les bords calmes et fleuris de la mer. Ici qu'argente une lune tranquille, semblable à une fleur de lumière, éclot dans le sombre azur. Ici Méphistophélès est sans pouvoir; on est au pays de la fable, au pays de la forme pure. Ici les initiés de la perfection plastique verront éternellement vivre les Hellènes et les Ponthalises, entendront à jamais les chants voluptueux des sirènes et contempleront d'une insatiable prunelle les choréïdes légères rythmant leurs mouvements en cadence entre les taillis mystérieux et sur les vertes pelouses.

L'amour de Faust vient de ressusciter celle qui perdit Troie, et sur laquelle une ombre douloureuse planera jusqu'à la fin des temps. Il marche vers elle, tel qu'un chevalier, ceint d'armes luisantes. Elle l'éblouit et il l'adore: l'idéal est en eux; ils vivent de la vie surplutuelle; ils croient voir s'ouvrir devant eux les horizons immenses, renouvelés à toute heure, de la pensée dégagée de la matière, trouvant en elle seule la parfaite beauté qui est son fait. Faust, qui n'a pas encore connu le bonheur, le connaîtra-t-il enfin?

Si les êtres réels furent pour lui sans joie véritable, aura-t-il dans l'abstraction les douceurs de la quiétude? Qu'il ne l'espère pas! Ce n'est pas une femme qu'il enlève; c'est le vain fantôme de son imagination. Comme s'évanouit un brouillard d'aurora ou une brume crépusculaire, son imaginaire idéal se dissipe et sa vision s'efface. Le prestige de la magie ne dure que le temps d'un rêve. Et lorsque, très lentement, le rideau s'abaisse, il nous arrive aux oreilles de vagues et dolents soupirs.

C'est fini, Faust n'a plus qu'à mourir. Rien n'a pu combler son désir insatiable et, revenu de tout, vieilli, brisé par l'existence, assis sur un siège élevé, au fond de son laboratoire en ruine, dédaignant Méphistophélès acroupi à ses pieds, il s'absorbe en ses reminiscences et se redit peut-être le sublime cri que Goethe a mis en sa bouche lors que la mort vient l'assailir: « Et pourtant il vaudrait bien la peine de n'être qu'un homme! » Il a tout éprouvé, et tous les fruits auxquels il a mordu ne contenaient que cendre. Dans le symbole, il n'a découvert que le néant; dans l'idéal, il n'a trouvé que le mensonge; dans la réalité, il n'a su puiser que la douleur.

En mourant, un dernier souhait lui sort du cœur et des lèvres: il voudrait fonder une ville: la ville des lois sages et du bonheur humain. Et vainement Méphistophélès surveille son agonie enivrée d'extases! Et plus vainement, il étend son manteau pour l'empêcher, à travers l'espace, jus'au profond des enfers. Celui dont nulle jouissance ne put rassasier l'âme fait à la vérité un appel suprême, et cet appel suffit à le sauver. Il a aimé Marguerite, c'est-à-dire une simple femme; il a pleuré sur elle une larme d'amour, et cette larme, nouveau baptême, régénère le moribond.

Méphistophélès ne raille plus: c'est dans la mort consciente et sereine qu'il se révèle le sérieux de la vie. Les péchés sont remis et les erreurs se repèrent. Le diable, retourné à l'abîme, en sifflant, il pleut des roses embaumées sur le cadavre de Faust, et c'est par la resplendissante solennité d'une apothéose que s'achève ce drame, trop métaphysique et qui appelle trop de commentaires, mais qui est haut et grand dans sa bizarrerie.

Il me reste à dire ce que je pense de la

musique de M. Boito et de la manière dont l'œuvre est représentée à Bruxelles.

FOURCAUD

P.-S. — Nous recevons de Bruxelles la dépêche suivante:

Bruxelles, 19 janvier, 10 h. soir.

La représentation de *Méphistophélès* obtient un grand succès.

La famille royale donne le signal des applaudissements. La Reine fait appeler dans sa loge M. Boito pour lui demander un autographe. Sa Majesté félicite également M. Paul Milliet du nouveau succès qu'il vient d'obtenir à Bruxelles.

On se rappelle que M. Paul Milliet est l'auteur du libretto d'*Hérodiade*, représentée à Bruxelles l'année dernière.

La salle est admirable. Toute la société bruxelloise s'y trouve en toilettes superbes. Ministres, ambassadeurs, beaucoup de Parisiens. L'assistance déborde jusque dans les couloirs.

Le quatuor du Jardin est bissé et la ronde infernale acclamée avec enthousiasme.

RENSEIGNEMENTS UTILES

MAISONS RECOMMANDÉES

Le Gaulois est distribué chaque jour à tous les voyageurs du Grand-Hôtel.

BIJOUTIERS — ORFÈVRES

JOHANNEL, bijoux et orfèvrerie de fantaisie, 1, boulevard de la Madeleine.

PARFUMERIE

Si les taches de rousseur compromettent la pureté de votre teint, enlèvez-les avec la DIAPHANEINE, de la PARF. NINON, r. du 47bre, 31.

Pour rester jeune et belle en dépit des années, employez la VERITABLE EAU DE NINON, de la PARF. NINON, 31, rue du 4-Septembre.

LA CRÈME MOUSSEUSE, tonique et adoucissante, garantit les visages délicats contre l'action du froid. (5 fr.) — DUSSEY, parfumeur, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

LEUR DE SATIN, poudre rafraîchissante imparable, veloute et satin la peau. Prix: 2 et 5 fr. — H. BOREL, 12, rue Laffitte, Paris.

Le COLD-CREAM LIQUIDE, de H. Borel, ne poissant pas, donne au visage beauté et fraîcheur, dissipe boutons et rides, soulage irritations causées par vent ou froid, fait disparaître gerçures des mains et des lèvres, s'emploie avec toutes les poudres. — 10 fr.; 11 fr. — Rue Laffitte, 12, Paris.

TOILETTES D'HOMMES

GRAY, cols et manchettes en papier et recouverts en toile, 43, b^e Capucines. Envoi franco du catal.

PARISSOIN TOILET CLUB, 9, rue Scribe. — Maison de coiffure du HIGH-LIFE.

GRANDS CAFÉS-RESTAURANTS

CAFÉ RICHE, restaurant Bignon, 16, b^e des Italiens.

BIGNON, Café Foy, 2, rue de la Chaussée d'Antin, Nouvelle Maison, 32, avenue de l'Opéra. Entrée des voitures, 5, rue Gailon, sous la porte-cochère.

CONFISERIE

D'AGÈS et BOITES DE BAPTÊME — Veuve Jacquinet et ses fils, 12, rue Perruette.

APPAREILS A EAUX GAZEUSES

MONDOLLOTT, ing^{er} méci, 72, r. du Château d'Eau. Médaille d'or Exposition universelle Paris 1878.

MEUBLES MÉCANIQUES

DUPONT, lits et fauteuils, 18, rue Serrante. Voitures de malades, fauteuils à manivelle, etc.

DIVERS

ACHETEZ Annuaire 1883, contenant 200,000 adresses, renseignements et plan de Paris. Fr. 1.15. Vente lib^{re} kiosq^s, gares et 22, r. St-Sulpice.

Placé d'Edmond. M^{me} Duchatelier prêt à vendre les cartes, lig. de la main, 1, r. de la Paix, Nice.

HOMME dist., 30 ans, viennois, élève de Liszt, dés. donner des leçons de piano, pr. précepteur dans famille dist. — S'adresser au journal, G. O.

UN PROFESSEUR, préparateur au baccalauréat, des lettres, demande des élèves. — S'adresser, 25, avenue du Roule.

UNE DAME institutrice, pouvant consacrer quelques heures tous les jours à la préparation de jeunes filles aux examens de l'Hôtel de Ville, demande des élèves. — S'adresser, 25, avenue du Roule.

VENTES ET LOCATIONS

BOULIQUE A LOUER immédiatement. — 16, rue de la Grange-Batelière.

Nouvelles Diverses

Température du 19 janvier

Observatoire Graby (Buttes Montmartre).

Directeur: P. Jovis.

Baromètre, 761.6. Thermomètre + 6.1.

Direction du vent: Sud.

Temps probable pour aujourd'hui: Brume épaisse. Petite pluie. — Température relativement élevée.

Vers onze heures, hier soir, un des omnibus de la ligne Madeleine-Bastille a accroché, devant les bureaux du *Gaulois* une voiture de place qui se dirigeait vers la Madeleine, tandis que le lourd véhicule allait du côté opposé.

Le choc a été si violent que la fiacre a été culbuté et mis en pièces. Le cocher n'a rien eu et un monsieur qui se trouvait dans la voiture en a été également quitté pour la peur, mais une jeune dame l'accompagnant a eu le bras droit cassé, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'on a pu la retirer du milieu des débris de la voiture.

Ils sont toujours incorrigibles, ces maudits cochers, et on ne les guérira qu'en édictant contre eux des peines d'une sévérité suffisante.

Hier, à trois heures, à eu lieu, sous la présidence de M. Hippolyte Maze, député, ancien préfet de la Défense nationale, la cérémonie de l'anniversaire de la bataille de Buzenval.

M. Maze était assisté des maires de Garches, Saint-Omer, Sèvres, etc.; les compagnies de sapeurs-pompiers, précédées de leurs fanfares, des délégations d'un grand nombre de sociétés, des Volontaires de 1870, des officiers de l'armée, des militaires de tous grades, assistaient à la cérémonie.

De magnifiques couronnes ont été déposées sur le monument, devant lequel ont défilé les sapeurs-pompiers et les bataillons scolaires des diverses communes.

MM. Noret, maire de Garches, Lefebvre, au nom des volontaires de 1870, ont prononcé quelques paroles très applaudies. Le capitaine Larchet a lu un court résumé de la bataille.

M. Hippolyte Maze a salué, avec une émotion qui s'est communiquée à tous, les morts illustres de la journée: Regnault, Rochemore, Sévestre, le marquis de Coriolis, volontaire soixante-dix ans, et ceux qu'il a nommés: la foule anonyme des martyrs du patriotisme. Il a parlé des haines vigoureuses qui s'imposent, aux nations dignes, de vivre et de reprendre leur rang dans le monde.

Des allusions aux funérailles de Gambetta et à l'avenir militaire de la France ont été acclamées.

La foule s'est rendue ensuite au cimetière.

Par suite d'une fausse manœuvre, le train